

considérer le remède en lui-même, indépendamment de ses effets physiologiques et de sa valeur curative. Le rôle du médecin est d'approfondir les sciences qui embrassent la pharmacologie, la matière médicale et son usage chimique qui est l'art de guérir, la toxicologie (les empoisonnements et l'art de les traiter) et enfin l'art de formuler. L'une et l'autre de ces études se complètent et se donnent un mutuel secours. Le pharmacien se rend utile à l'humanité s'il emploie toute sa vie à acquérir toutes les connaissances pharmaceutico-médicales.

La science de la médecine est infinie, son champ est immense. Que de jours, que de nuits sans sommeil, il (médecin) lui faut passer avant d'avoir acquis assez de connaissances médicales pour se vouer au soulagement de ses semblables.

Que penser de ces charlatans de toute sorte qui n'ont pour apanage que l'ignorance et qui se permettent de médicamenter des malades. Ce sont des fourbes, des imposteurs qui doivent encourir la réprobation publique et le mépris des honnêtes gens.

Je n'entreprendrai pas à faire le procès de ces criminels empiriques qui font un jeu de santé de leurs semblables.

Mon but, aujourd'hui, est de convaincre de la valeur du médicament prescrit par le médecin qui cherche à en retirer les meilleurs effets possibles.

Il serait à désirer que la confraternité existât entre le pharmacien et le médecin. Le pharmacien ne devrait jamais prendre sur lui de renouveler une prescription d'un médecin sans une nouvelle autorisation de sa part. L'humanité y gagnerait en soins intelligents et dévoués.

On se ferait une idée bien fautive de la nature humaine si l'on pensait qu'il suffit de connaître le nom de la maladie et celui des remèdes applicables à cette affection,

pour traiter et guérir « Il faut, dit Chs. Bouchard, professeur à la faculté de Médecine de Paris, que ceux qui se destinent ou qui se consacrent au traitement des malades possèdent la connaissance des remèdes et de leur mode d'action ; il faut plus encore que les notions de la pathologie soient présentes à leur esprit et que les difficultés de la clinique ne se trouvent pas en défaut ; il faut, surtout qu'ils sachent penser et qu'ils prennent le temps de réfléchir, qu'ils ne s'arrêtent à l'expression phénoménale des maladies, mais qu'ils se représentent les conditions qui engendrent et qui entretiennent ces maladies, qu'ils se constituent une doctrine, qu'ils s'élèvent à des notions générales et qu'ils les jugent et les réforment en invoquant le contrôle d'une attentive observation. C'est par le contrôle de toutes ces conditions qu'ils se rendront utiles et auront conscience des services rendus. »

Cette vérité d'ailleurs a pour elle la tradition de tous les âges de la médecine et trouve tous les jours, une plus éclatante confirmation.

N'a-t-on raison de dire que chacun doit rester dans sa sphère professionnelle, car autrement, tout deviendrait illusoire et pure fantaisie.

Dr. J. I. DESROCHES.

UN MOT D'EXPLICATION.

L'on devrait comprendre les tâtonnements d'une création comme celle que nous avons entreprise ; et la critique, sachant que l'art est difficile, devrait être plus indulgente.

On nous fait le reproche d'avoir une forme trop scientifique ; on exagère. Nous ne pouvons ambitionner d'être lu immédiatement par l'ouvrier qui ne lit rien de sérieux, à moins que ce ne soit un feuilleton. Il nous faut nous adresser à la classe ins-